

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Les livres : Vie profonde de Nicolas de Flüe du R. P. Lavaud, La bonne fortune de Gilbert Trolliet, Etrennes de la vigne et du vin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1942, tome 41, p. 289-292

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LES LIVRES

R. P. LAVAUD, O. P. : **Vie profonde de Nicolas de Flüe**

S'il est vrai, comme l'affirmait un penseur contemporain, qu'une réalité est grande et féconde dans la mesure où elle répond en nous à un besoin intérieur, on peut dire d'emblée que le dernier ouvrage * du R. P. Lavaud revêt une grandeur remarquable. A la vue, en effet, du mouvement contemporain qui s'est créé autour de notre Saint national, souvent à grand renfort de publicité et de réclame, on ne laisse pas d'être fort décontenancé en examinant les motifs d'une telle exaltation. D'aucuns verront ainsi en lui un ascète primitif, une espèce de stylite des montagnes ; d'autres découvriront en lui un humanisme d'une « activité spirituelle » comparable à la plus haute sagesse antique ; d'autres enfin, mus par un patriotisme aussi bien intentionné que mal éclairé, ont tendance à faire de Nicolas une célébrité à tel point helvétique qu'on ne s'étonnerait pas de les voir transformer un jour en l'arbalète significative des produits suisses la simple croix de bois devant laquelle il priait. Il est vrai que pareille infortune guette fréquemment ces « Grands Vivants » que sont les saints catholiques ; tant il est vrai que la Grâce ne détruit pas la Nature, mais l'enrichit secrètement, la perfectionne et la « sublimise » ; tant il est difficile du même coup à la raison humaine de départager les causalités réciproques et de distinguer l'essentiel de l'accidentel. N'empêche qu'il résulte de cette pléthore d'opinions superficielles et de vues de biais, un malaise aussi néfaste à la piété qu'à la plus simple objectivité.

Dans le livre qu'il nous propose aujourd'hui, le P. Lavaud s'est efforcé d'atteindre en Nicolas de Flue, au-delà du rideau des activités secondes si riches soient-elles et au centre invisible de tout le rayonnement humain, culturel et civique du Père de la Patrie, la « vie profonde » qui baignait son âme ; il a voulu approcher de plus près et nous dire — pour autant que cela peut se dire — ce qui était, en son cœur, la source secrète de ce « torrent de délices » et de paix qui devait avec tant de bonheur émaner de sa personne. On conçoit immédiatement dans cette perspective que l'ouvrage du P. Lavaud n'est pas formellement un ouvrage historique encore que, matériellement, il ne sacrifie jamais à la réalité des faits, se référant toujours à des sources de première main. Cette distinction, fondamentale pour la bonne lecture du texte, me semble suffisamment indiquée dans la préface, qui précède les pages suivantes comme une étude « non historique... mais spirituelle » de Nicolas de Flue. On conçoit immédiatement aussi la difficulté d'une si haute entreprise. On n'ignore pas, en effet, que le bienheureux ne savait pas écrire et que jamais il ne s'est résolu à dicter le récit de sa mystérieuse intimité. Dans les premières pages, le P. Lavaud avoue, d'autre part, que « la vie profonde d'une âme n'est

* Librairie de l'Université, Fribourg, 1942.

jamais entièrement manifestée et qu'en ce qu'elle a de plus beau elle reste strictement ineffable », demeurant, comme l'écrivait un autre Dominicain, « le secret du don de Dieu ».

Et pourtant, ajoute aussitôt le Père, si « la Providence a sagement ordonné que, parmi les richesses surabondantes de la vie des saints, les unes seraient bien manifestées, les autres resteraient peu connues ou cachées », il reste que « ces dernières, en leurs parties obscures, se trouvent éclairées par le reflet lumineux d'autres dont la courbe, qu'on peut jusqu'à un certain point présumer parallèle, est plus exactement tracée ». La lumière qui nous permettra ainsi de connaître, de loin, la vie profonde de Nicolas, et comme au travers d'un miroir analogique, le P. Lavaud l'a découverte pour nous dans les visions dont fut favorisé l'ermite du Ranft, et qui ont été insérées en 1488 — soit l'année suivant la mort du bienheureux — dans le « Kirchenbuch de Sachsen » d'après les dépositions des proches de Nicolas, les seuls à qui ce dernier se soit parfois ouvert. Nous ne sommes donc aucunement en marge de l'histoire. Mais le Père sait que la voie qu'il ouvre est nouvelle, combien tout au long la menacent les mirages de l'hystérie. En scrupuleux théologien, il établit son sens particulier et étudie sa valeur d'approche. Il n'ignore pas non plus que, en soi, les visions sont réalités accessoires, d'ordre absolument inférieur. Il reste pourtant que, « se présentant dans certaines conditions méritant l'attention et le respect », elles peuvent et sont de fait un signe, extérieur sans doute et inférieur à la chose signifiée, mais manifestant jusqu'à un certain degré quelle fut la précieuse intimité de l'ermite avec son trésor intérieur. Et n'est-ce pas déjà la connaissance que souhaitait notre cœur ? Ainsi, à petits pas, nous pénétrons plus avant, plus profondément en cette âme si parfaite ; pas à pas, chaque élément d'une vision étant patiemment rapproché de sa concordance au long des Ecritures Sacrées, cela non pas pour donner plus de valeur historique aux faits du Ranft, mais uniquement pour mieux comprendre ce qui se passa de bienheureux dans le secret d'un cœur ouvert à Dieu, pour nous en donner le désir, ou au moins la nostalgie, — ce qui serait déjà si grand.

Il serait vain de dire ici l'émotion si forte que nous avons vécue au contact, enfin retrouvé, d'une âme si peu connue sous tant de slogans et de tapage. Nous ne désirons qu'exprimer notre profonde reconnaissance au Père Lavaud d'avoir voulu nous montrer, afin qu'ainsi notre admiration devienne une imitation, ce qui, dans la « vie profonde de Nicolas de Flue », demeurait secrètement la source jaillissante de tout ce que nous aimons en lui. Cette source serait-elle enfin différente de celle qui fut autrefois découverte à la Samaritaine : Amour du Maître qui lui fit couler de brûlantes larmes au spectacle de sa patrie malheureuse, Amour qui arracha à saint Paul ce cri de total sacrifice pour son peuple qui emplît plusieurs de ses Epîtres ? Car on ne nous fera pas toujours croire que le patriotisme, puisqu'il s'agit peut-être plus spécialement de lui ici, s'allume définitivement aux derniers feux d'un coucher de soleil.

J.-E. B.

GILBERT TROLLIET : *La Bonne Fortune*

J'ai toujours éprouvé une indicible peine à fermer un livre et un livre de poète où le nom de Dieu n'était pas même cité ; il l'est dans « *La Bonne Fortune* » * de Gilbert Trolliet et, à travers le littérateur, le poète, le vrai poète m'est donc apparu.

L'homme, a dit un profond penseur, l'homme est un vase ouvert vers le ciel ; le poète, le vrai poète n'est que ce vase, le plus beau parmi les autres, le plus large pour embrasser le ciel. Le poète, en effet, n'est vrai poète que si sa Muse a des échos divins. Cela, c'est Verlaine, le grand Verlaine qui l'a dit lui-même :

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux et d'autres amours

Et tout le reste est littérature.

A quoi bon, en effet, redire à l'homme, même sous un peu de beauté, ce qu'il sait trop de son malheur et qui déchire sa vie atrocement entre l'ange et la bête, entre le ciel et la terre ? La poésie a une mission bien plus haute que de s'embourber dans des réalités terre à terre ; pourquoi donc vouloir absolument ravalier la noble mission de la poésie ! C'est précisément le galvaudage de cette mission que nous voudrions reprocher à certains poèmes de Gilbert Trolliet. « *La Bonne Fortune* » de notre auteur ne perdrait certes rien de ses titres à la poésie si l'on supprimait quelques-unes de ses pièces.

Assurément, il y a des beautés tout humaines, le chant des merveilleuses lignes d'un corps, mais ces beautés, à grands cris ou faiblement doivent rappeler leur Créateur. Allez voir, par exemple au Louvre, un esclave de Michel-Ange, et constatez combien cette splendeur corporelle est un appel vers une beauté supérieure, combien elle est un effort à se dégager de sa propre beauté exprimée dans la lourde matière pour se revêtir comme d'un autre être immortel. Dans la poésie, il faut également :

Que le vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux et d'autres amours...

car « tout le reste n'est que littérature ».

Ecrits dans le modelé du poète sûr de sa main, les vers de Gilbert Trolliet sont un jeu de formes sculpturales impeccables. Ce qui a fait la gloire et la beauté du vers classique, ce qui est la vie et la force du moderne, se trouvent, dans les poèmes de « *La Bonne Fortune* », réunis en une vie éclatante de floraison et de beautés inconnues.

Mais vous, feuilles d'automne, avant que je ne lie
Ma fortune à des lèvres neuves, je voudrais

* *L'Abbaye du Livre*, Lausanne, 1942.

Par vous encore entendre échouer en secret
Les choses du passé, tout comme des vieux arbres,
Feuilles, vous descendez pour la fête des marbres.

L'imposture est maîtresse à l'aube des martyres,

Les voix rauques du sang couvrent les chant des lyres.

Voilà quelques exemples de l'intense orchestration des voix poétiques de Trolliet. Mais, pour terminer cette très légère esquisse d'un livre de poète, comment répondrons-nous à ce cri du poète lui-même :

Nul poète n'est plus de la race des anges !
sinon qu'on aimerait lui hurler : Poète, ne tourne point, malgré tout, tes glaives vers la terre, frappe vers Dieu de toutes tes puissances, car c'est dans cette seule direction qu'est la conquête de la vraie poésie, des seules couronnes immortelles de laurier, afin que l'on ne puisse pas dire de toi ce vers du vrai poète :

Grand homme si l'on veut ; mais poète non pas.

« La Bonne Fortune » contient des poèmes qui marqueront une étape dans la vie de nos lettres romandes.

M. M.

Etrennes de la vigne et du vin

Les éditions lausannoises du « Verseau » ont publié sous forme d'un ravissant cahier (almanach pour l'an de grâce 1942) la « Grande Année vigneronne » *, « mise en images et par écrit par Paul Boesch et Paul Budry où sont peints, au mois le mois, les états d'aspects de la vigne et tous les travaux dans leur ordre, entremêlés de très excellents avis sur la noble culture et sur les délices du vin ». Gea Augsburg a dessiné savoureusement et délicatement sur la pierre l'illustration du morceau intitulé « La vengeance de Mme Panchaud ». Les bois d'un charme naïf et archaïque de la couverture sont l'œuvre de Paul Boesch à qui l'on doit encore de nombreuses autres planches.

Voilà un « cahier de bord » rêvé pour les gens amoureux de leur cave, de leur bibliothèque ou de ces « capites » vigneronnes qui sont de nouveau à la mode.

* Editions du « Verseau », Roth et Sauter, Lausanne.